

Un chien lève la patte, pisse contre un réverbère, puis repart en trotinant.

Il croise une fillette qui tient fièrement la tige métallique d'un ballon de baudruche sur lequel se détachent, en bleu sur jaune, deux « M » entremêlés. La marque des Magasins Modernes. Elle tressaute, leste, comme allégée par l'hélium du ballon. Ses longs cheveux bruns, retenus par une barrette d'écaille, cascadenent sur un court manteau aussi jaune que le ballon. Sa deuxième main est prise dans celle de sa mère, sa mère qui presse le pas jusqu'à l'abribus du 73. Là, une masse indistincte de baskets, de boots, de ballerines piétine, à quelques centimètres du caniveau où une eau limoneuse fait flaquer et file dans la bouche d'égout. Le 73 arrive en pilant ; il éclabousse la rangée de chaussures ; les escarpins de la mère et surtout les bottillons neufs de sa fille. Mon ballon ! s'exclame l'enfant. Carole ! Tu as vu tes souliers ! s'écrie la mère. Maman ! Regarde ! La fillette s'élance alors à la poursuite du ballon jaune qui monte, qui dérive et tournoie dans le ciel au-dessus de la ville. Porté par des courants ascendants, il continue sa course du côté

de l'école Saint-Sauveur, frôle la façade, disparaît derrière les toits puis il surgit à nouveau, aspiré par le flot d'air d'une bande de moineaux qui pique dans la rue de la Ducasse. L'un des oiseaux se détache du groupe. Il va se percher au sommet du numéro 25. À ce numéro, se dresse une maison étroite : trois étages de briques vernissées, coiffés d'un pigeonnier et d'un paratonnerre. Les vieux du quartier racontent que des zeppelins venaient naguère y faire halte et s'arrimaient au pieu d'acier planté sur la maison. L'ombre des dirigeables plongeait dans l'obscurité des maisons avoisinantes, vidant aussitôt les arrières-cours et les jardins des enfants qui, terrorisés par la soudaine éclipse, allaient se réfugier sous les tables des salles à manger.

Le moineau quitte le paratonnerre pour se poser sur le rebord de l'œil-de-bœuf qui troue le pigeonnier. À l'intérieur, Valentin Noze ouvre un paquet de café. Après avoir tassé la poudre dans le tamis d'aluminium, il visse les deux éléments de la cafetière grande comme un joujou et la cale sur le réchaud deux-feux. Ses gestes sont lents, mal assurés, ses cheveux hirsutes : il est levé depuis peu. Valentin Noze va dans le coin sanitaire aménagé sous la mezzanine. Allume la réglette au-dessus du lavabo. Le néon grésille, projetant dans la glace le reflet d'une sale mine : des yeux tombants et rougis, des lèvres craquelées. Un air de chien battu. Vraiment une sale mine. Il se

passé de l'eau sur la figure et dans le cou, à pleines mains. Longue, cette soirée, la soirée avait été vraiment longue, et mouvementée. Commencée à l'Amadeus, elle s'était poursuivie au Synergon où il était tombé sur Vincent et sa bande qui fêtaient on-ne-savait-plus-très-bien-quoi... Et puis, on avait fait un bref passage à l'Amour Fou, assez nébuleux. Croisé Nico, ivre mort. Aperçu Rose, à moins que ce ne fût Lætitia... Derrière Valentin, glougloute la mini-cafétière. Alors qu'il éteint le gaz, son portable retentit, près du lit. En deux enjambées, le jeune homme gravit l'escalier de la mezzanine et extirpe l'appareil d'une chemise froissée. « Rv 10 h. Épreuves arrivées ». Valentin s'assied sur le matelas, attrape un jean, l'enfile et saisit un T-shirt noir avant de retourner vers le café fumant. En passant devant son ordinateur, le jeune homme sélectionne la playlist titrée « matin calme ». *Morning Has Broken* démarre et Valentin respire plus largement. Le mur, au-dessus de l'ordinateur, est constellé de cartes postales. Ce sont des reproductions de tableaux que le jeune homme a amassées au gré de ses visites dans les plus grands musées européens. Il sort du frigo une baguette de pain et une plaquette de beurre. Le pain date de trois jours. Il est complètement rassis. Agacé, Valentin va pour le jeter dans la poubelle quand il remarque, de l'autre côté de la fenêtre, un oiseau épiant le manège dans la pièce. Petite boule montée

sur ressorts, il vient cogner la vitre de coups de bec nerveux. Valentin ouvre la fenêtre ronde, le moineau s'envole. Distrait par la présence incongrue d'un ballon coincé dans l'arbre, le jeune homme place le pain en porte-à-faux sur l'appui de fenêtre si bien qu'il tombe dans le bouleau, entraînant dans sa chute un nid rempli d'œufs qui dégringole à son tour et roule sur la pelouse au pied de l'arbre. Et merde ! Aussitôt, Valentin se précipite dans l'escalier. C'est un escalier aux marches recouvertes d'un kilim élimé. Central, il dessert les différents étages de la maison de Mme Kuypers, sa logeuse, une femme qui connut son heure de gloire, il y a quelques années, en participant au jeu télévisé « L'Illustre Inconnu(e) » et qui tint, durant plusieurs semaines, le public en haleine pour ensuite disparaître tout à fait du petit écran avec une coquette somme ainsi que les coordonnées de deux ou trois techniciens de plateau.

Valentin Noze débouche devant la maison. Par bonheur, les œufs et le nid sont intacts : l'herbe haute en a amorti la chute. Dans la cabane de jardin, le jeune homme dégage une échelle double qu'il entreprend d'ouvrir pour grimper dans l'arbre. Après avoir calé les pieds caoutchoutés contre une des pierres plates sertissant le bouleau argenté, il entame son ascension ; sa main droite tendue porte le fragile fardeau. Lorsqu'il arrive dans les frondaisons gris bleuté de l'arbre, à près de trois mètres du sol, Valentin choisit

un faisceau de jeunes branches pour y déposer le nid. Satisfait, il se cramponne aux montants métalliques : il peut redescendre à présent. Quand apparaît sur le trottoir la petite fille au manteau jaune. Elle vient de repérer son ballon à la cime du grand arbre devant la maison de Mme Kuypers. Monsieur ! lance-t-elle. Monsieur, vous pouvez m'aider ? S'il vous plaît ! La voix flûtée de l'enfant, assourdie par le sentiment de joie d'avoir retrouvé son ballon, ne parvient pas aux oreilles de Valentin qui poursuit sa descente. Survient la mère, visiblement furieuse d'avoir imaginé, l'espace d'un instant, sa fille bel et bien perdue. Elle arrive à sa hauteur et lui balance une claque formidable qui déclenche immédiatement des hurlements stridents. Valentin sursaute et, comme il opère une volte-face maladroite afin d'identifier la provenance des cris, perd l'équilibre et tombe. Trois mètres ne représentent pas une hauteur considérable. Du haut du pigeonnier, on peut l'estimer à une quinzaine de mètres, la chute aurait été en ce cas beaucoup plus spectaculaire. Il serait passé devant la fenêtre de Joanne, au dernier étage de la maison. Peu de chance qu'elle le remarque. Les deux Lexomil qui l'accompagnent chaque soir avec quelques verres de blanc la préservent d'ouvrir un œil avant midi. Joanne, elle, est plutôt de l'après-midi, tout le temps pour ranger sa poubelle, les sachets de thé dans les pots de yaourts, les mégots dans les boîtes de conserve, on peut ajouter

un sachet de thé par-dessus si on veut. Ou alors, elle fait l'amour. C'est arrivé quelques fois avec Valentin. Elle lui a offert un verre de sauvignon et ils ont fini sous la couette. Deux ou trois fois. Peut-être quatre. Il a un corps fin, Valentin. Blanc et doux. Son corps, projeté en arrière, décrit un arc de cercle approximatif, ces longs bras battant l'air. Il est plus vraisemblable que Mme Kuypers ait assisté à l'incident depuis la fenêtre en rotonde du salon au premier. Cependant à cette heure matinale, elle est dans la cuisine côté jardin et avale sa soupe de miso. À la mort de Pierrot, elle décida d'honorer sa mémoire en mettant un point d'honneur à n'ingurgiter que de la cuisine macrobiotique. Initiée aux produits Lima, la logeuse de Valentin rythme ses journées en buvant des litres de thé mu, grignote des salades parsemées de tofu, de graines de lin, de gomasio et, le reste du temps, mastique du raifort. Elle est agoraphobe depuis lors et se promène en peignoir, tenant entre ses doigts osseux une Chesterfield qui répand des rouleaux de cendre sur les boukhara tapissant les trois pièces en enfilade dont les murs plaqués d'un okoumé rougeâtre donnent l'impression d'évoluer dans le ventre d'une baleine. Rarement à sa fenêtre, elle préfère la compagnie de son ordinateur où elle entretient un blog comme on s'occupe d'un bonsaï : ne garder que le minimum de contacts, tailler dans les connexions intruses, émonder les rares rencontres qu'occasionna sa gloire télé-

visuelle éphémère. Mais, si elle avait eu la curiosité, ce matin-là, d'écarter ses voilages douteux, elle aurait vu Valentin s'étaler de tout son long sur la pelouse rustique. Elle aurait sans doute frémi en entendant le son sourd que fit le crâne du jeune homme lorsqu'il percuta le rebord en ciment de la banquettes de bégonias rachitiques.

L'échelle double s'abat dans l'herbe près de Valentin. Ce dernier gît au pied du bouleau, immobile. La tête en sang, il reste étendu là, inconscient. Devant l'accident, les pleurs de la fillette qui n'ont pas cessé durant la chute reprennent de plus belle. Puis, quelques gouttes font leur apparition : il se met à pleuvoir. C'est bon pour les bégonias ça.